

L'ART DE VIVRE
TOURISME

DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX JEAN-CHRISTOPHE BUISSON (TEXTE)
ET ERIC MARTIN (PHOTOS)

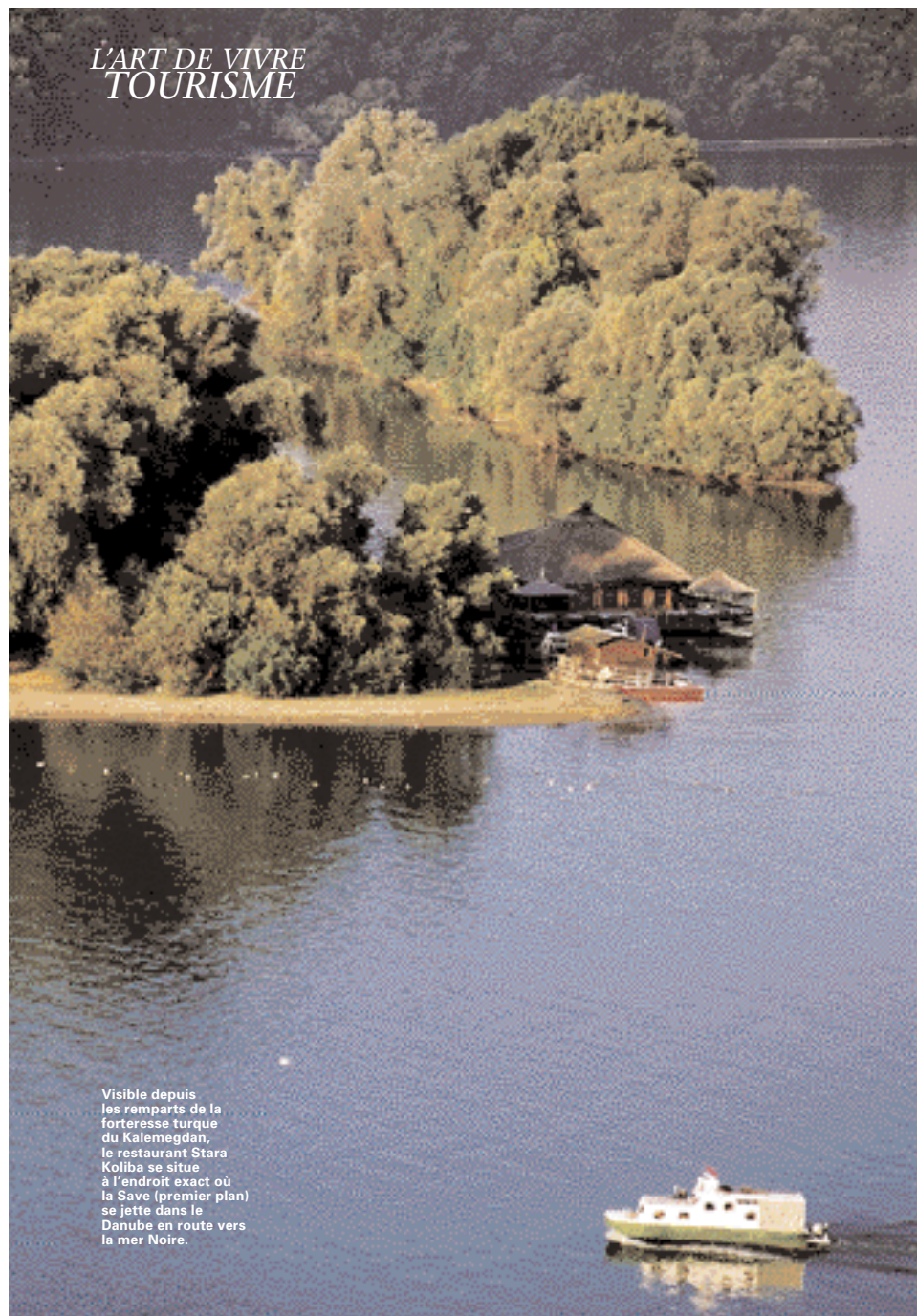
OSEZ BELGRADE

Débarrassée de Milosevic depuis 2000, la festive ville serbe veut redevenir la capitale culturelle et touristique des Balkans. Mission impossible ? Rien de moins sûr. La preuve.

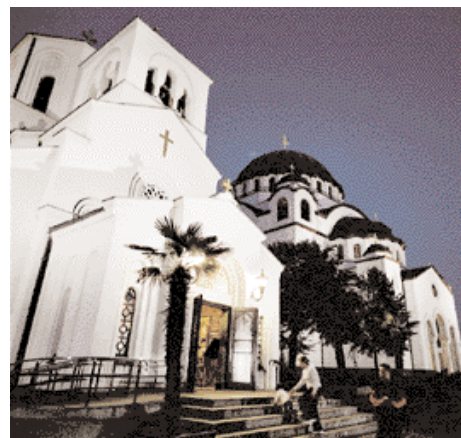
Vue de Belgrade depuis le quartier d'Usce, à Novi Beograd, sur la rive gauche de la Save où sont amarrées des dizaines de péniches-restaurants.



L'ART DE VIVRE TOURISME



Visible depuis
les remparts de la
forteresse turque
du Kalemegdan,
le restaurant Stara
Koliba se situe
à l'endroit exact où
la Sava (premier plan)
se jette dans le
Danube en route vers
la mer Noire.



La monumentale « cathédrale » Saint-Sava (second plan) domine la ville depuis la colline de Vracar.



Une des salles du palais royal des Karadjordjevic, résidence actuelle de l'héritier du trône serbe, Alexandre II.



Le quartier de la gare, où passe une des quatorze lignes de tramway, moyen de locomotion préféré des Belgradois.

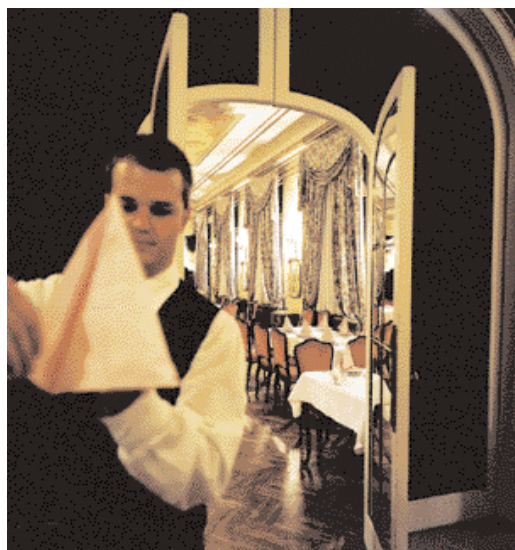


Au sud de la ville, des centaines de maisons fluviales sont alignées le long des rives de l'île Ada Ciganlija.



ci-dessus : Tous les jours en fin d'après-midi, les meilleurs joueurs d'échecs de la ville se retrouvent dans le parc du Kalemegdan. Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il gèle.

Ci-contre : Une des salles de l'Aeroklub, restaurant du centre-ville aménagé dans un vieil immeuble bourgeois des années 30.



Il est cinq heures, Belgrade s'éveille. Ou se couche. Au-dessus de la Save, large rivière qui longe la ville par l'ouest avant de se jeter dans le mélancolique Danube, ce « *fleuve de la mélodie* » (Hölderlin), fétards noctambules et travailleurs matinaux sont assis côte à côte dans les bruyants et colorés bus municipaux qui empruntent Stari Savski Most, le vieux pont aux atours eiffeliens. Tous viennent des rives de l'île Ada Ciganlija, au sud de la ville, où ils ont passé la nuit. A danser, pour les uns, sur le *Povetarac*, transporteur de sable transformé en boîte de nuit à ciel ouvert, ou sur la péniche des Panthères noires, au rythme des airs tziganes farouches, tendres et poétiques de Toma et ses amis ; à essayer de dormir, pour les autres, dans leur petite maison flottante depuis laquelle on aperçoit au loin, noyée dans l'aurore embrumée aux doigts de rose, Belgrade qui se déguise en Istanbul et la « cathédrale » Saint-Sava en Sainte-Sophie. Cette succession d'habitations fluviales est une des plus extraordinaires curiosités de la capitale serbe : imaginez deux cents, trois cents, quatre cents cabanes ou maisons de 10 à 50 mètres carrés amarrées sur la Seine entre l'Institut du monde arabe et le port d'Ivry ! Toutes, sans exception sont peintes et décorées au gré de l'humeur du propriétaire : façon chalet savoyard, paillotte corse, usine sidérurgique, hutte rasta, soucoupe volante, guinguette pirate, etc. Spectacle inouï qui dit assez bien l'âme baroque d'une cité qui, pour être vieille de 2 300 ans, n'expose pas, au contraire de ses cousines pragoise, sofiole ou budapestoise, ses charmes antiques, moyenâgeux ou modernes. Ici, pas de vieilles églises, pas de colonnes doriques, pas de façades inoubliables, de dalles usées ou de places grandioses. Carrefour de l'Orient et de l'Occident, lieu de passage privilégié des envahisseurs (barbares, ottomans, austro-hongrois, nazis), cible favorite des bombardiers turcs, allemands, anglais ou américains, la ville ne garde aucune trace architecturale de son riche et tumultueux passé. Sa demeure la plus ancienne ? Un café, le « ? », qui date de 1823. « *L'humanité est ce qu'il y a de plus beau dans la ville* », remarquait déjà au siècle dernier l'écrivain-voyageur belge Albert T'Serstevens, qui maîtrisait l'art de la litote.

Des docks du « futur Soho » à « Silicon Valley »

L'humanité de Belgrade, c'est d'abord la fantaisie de ses habitants. Ici, les boîtes punk-rock s'appellent L'Académie et les lieux les plus chics se nichent dans l'environnement urbain le plus laid (ainsi, récemment inaugurés, le magnifique hôtel de luxe In Hotel, collé à l'autoroute qui traverse la banlieue de Novi Beograd, ou le Fashoff Bar & Hotel, le magasin-restaurant où sont vendues les plus grandes marques de vêtements internationales, au rez-de-chaussée d'un immeuble d'habitation noir de crasse et de fatigue). Ici, on n'hésite pas à transformer les docks délaissés par la mairie en galeries d'art ou en magasins de décoration intérieure : « *Le futur Soho* », vous dit-on avec assurance de ce lieu que surplombe la forteresse du Kalemegdan. Cette manie, chez les Serbes, de donner des surnoms aux hommes (le président Broz-« Tito », le footballeur Stojkovic-« Pixie ») autant qu'aux lieux ! Voir la rue Strahinjica Bana, rebaptisée « Silicon Valley ». Juste observation, certes. Les beaux jours venus, c'est dans cette artère du centre-ville proche du vieux quartier juif de Dorcol que bat le cœur de la jeunesse locale ; c'est ici que toutes les Belgradoises, cigarette Eve entre les lèvres, feignent d'errer pour se faire inviter à déguster une glace à l'Insomnia, un gâteau au Mamma's Bis-

cuit House, un cocktail au Bollywood ou au Mon Chéri, un diner méditerranéen au Nachos ou au Duomo, ou, mieux, une mauresque ou un french-fizz au Pastis, où Gilbert Bécaud chante inlassablement les mérites de son guide moscovite Nathalie et Aznavour ses envies de Sud.

« Mon Chéri », « Pastis » : ces noms aux sonorités familières ne suffiront sans doute pas à faire de Belgrade « *le Paris des Balkans* ». Il n'empêche : tous ces signes qui rappellent le lien d'indéfectible affection qui unit les peuples serbe et français réjouissent les yeux et l'âme du voyageur gaulois.

« Aimons la France comme elle nous a aimés »

Dans quelle autre ville au monde boit-on l'apéritif à l'Absinthe ou au Coq avant d'aller dîner au Franchet d'Esperey et de rejoindre, via la rue Française ou la rue de Paris, un parc (le Kalemegdan) où trône une statue exhortant les autochtones à « *aimer la France comme elle vous a aimés* » ? « *Paris, comme New York, est la ville qui nous sert de modèle* », confirme Aleksa Todorovic, qui, toutes les nuits, fait danser la jeunesse dorée de la ville dans l'Appartement, près du pont Branko. Djordje Bobic ne dit pas autre chose. C'est à cet architecte urbaniste que les Belgradoises doivent le toilettage du centre-ville, l'embellissement nocturne des bâtiments officiels, la prochaine construction de deux nouveaux ponts, la mise en chantier du métro (inauguration prévue en 2008), la restauration des théâtres de la ville, etc. En attendant l'aménagement du quartier situé entre la Save et la gare ferroviaire où s'arrêtait, dès 1884, l'Orient-Express et ses illustres passagers, réels ou littéraires. « *La situation topographique de Belgrade, au confluent du Danube et de la Save, est providentielle, rappelle Djordje Bobic. Mon objectif est de parvenir à exploiter au mieux les avantages commerciaux et touristiques que peut offrir la présence de cours d'eau dans une ville. Comme l'a réussi Paris.* »

L'humanité de Belgrade, c'est aussi sa variété. Que croiera-t-on en quittant le rempart de l'éperon rocheux que constitue le Kalemegdan depuis lequel on embrasse les premiers champs de Voïvodine au nord et les façades roses, jaunes et vertes de la charmante Zemun à l'ouest ? Des brodeuses et des joueurs d'échecs sans âge dans les allées boisées du parc ; des étudiants excités et des secrétaires empressées, dans Knez Mihailova, cette rue piétonne qui ne dort jamais et coule dans une agitation permanente jusqu'à la place de la République, que cernent le Théâtre national, le musée des Beaux-Arts et un centre commercial ; des hommes d'affaires arpentant à grandes enjambées les pavés de Skadarlije avant de se jeter dans les embouteillages de Terazije ; des mannequins et des sportifs attablés à la terrasse de l'hôtel Moscou, tout juste centenaire ; des couples enlacés dans le parc du Tasmajdan où viennent réfléchir les Duhamel, Minc et Sollers locaux après leur rituel déjeuner au Madera ; des mères de famille de retour du marché de Kalenic ; des scientifiques au cheveu hirsute sortant du musée Nikola Tesla, ce génie serbe qui inventa, entre autres, le courant alternatif, la radio et le four à micro-ondes ; des supporters de l'Etoile rouge de Belgrade qui, en route vers le stade de Maracana, chantent la gloire disparue de leur club ; des groupes d'enfants invités à visiter, sur la colline de Dedinje, le palais royal rendu à la famille princière des Karadjordjevic après la chute de Milosevic.

C'était en 2000, l'année zéro de la nouvelle Serbie. L'année où Belgrade a totalement retrouvé son humanité. ■